

Marie-Christine Quentin

Les yeux d'Hanane

Je ne me souviens plus comment l'idée de ce voyage m'était venue. Une affiche placardée dans le couloir du métro ? Un mot tombé d'une conversation et attrapé au vol ? Un parfum ? La seule chose dont je me souviens, c'est qu'un matin je m'étais réveillé avec en moi cette évidence : Marrakech ! C'est là que je devais aller si je voulais enfin me débarrasser d'eux.

Je venais de fêter mes vingt ans quand mon premier roman fut publié. Un livre au succès immédiat que les médias s'empressèrent de porter aux nues. Écriture vive, style emporté, les critiques littéraires me qualifièrent d'emblée de talent prometteur. Très vite, un second roman vint confirmer les espoirs du premier. Puis un troisième, un quatrième. En quelques années, j'intégrai le cercle restreint de ceux dont on guette la sortie du prochain livre avec cet étrange mélange de désir et de curiosité qui fait déjà plus de la moitié de son succès.

Tout me réussissait. Il suffisait que je m'installe à mon bureau pour que les mots coulent à la pointe de mon stylo comme une source intarissable. Et j'y puisais allègrement, donnant naissance à une foule de personnages. Depuis, dix années s'étaient écoulées, et la plupart d'entre eux avaient trouvé leur place au sein des romans que j'avais écrits. D'autres, moins chanceux, s'étaient dissous à peine esquissés. Et puis, il y avait les autres : ceux que j'avais négligés, lâchement abandonnés au milieu d'un roman inachevé. Ceux-là étaient restés en plan, attendant patiemment que sonne leur heure de gloire. Et voilà qu'aujourd'hui, mus par un même désir d'exister, ils s'étaient ligués contre moi. Jour et nuit ils me tourmentaient. Emmêlaient leurs

lambeaux de vies pour mieux me harceler. Ils m'assaillaient à la moindre occasion. Criaient leur désarroi de n'être que des ombres, et exigeaient que je les mène au bout de leur histoire. Mais comment faire ? Au fil du temps, ils étaient devenus si nombreux que leurs propos n'étaient plus que cacophonie. Je ne les entendais plus. Et pire, abruti par la véhémence de leurs récriminations, je n'entendais plus cette petite voix intérieure qui jusqu'alors me rendait la plume si facile. J'étais à bout. Leur présence obsédante m'étouffait. Je devins irascible. Je ne supportais plus personne : critiques, journalistes, lecteurs... Puis peu à peu, j'en vins à ne plus me supporter moi-même. À ne plus supporter l'image que la vue d'une simple feuille blanche me renvoyait de moi : un écrivain stérile, voilà ce que j'étais devenu. Mon imagination s'était tarie et les mots jusqu'alors si dociles se refusaient à moi. J'avais beau tenter de les ordonner, ils se bouscullaient dans ma tête et, à s'entrechoquer si fort, finissaient par se désagrèger.

Je me désagrèçais.

Je devais m'éloigner. Faire le vide. Voilà ce dont j'avais besoin en bouclant ma valise pour Marrakech.

Dès mon arrivée dans la ville rouge, je pris l'habitude, aux heures chaudes de l'après-midi, de m'installer dans la ruelle. Comme toutes celles de la médina qui se préservent du soleil, la rue Sidi était étroite. Si étroite qu'elle m'obligeait à replier mes jambes chaque fois que passait un vélo, un âne ou la charrette à bras d'un boulanger. J'aimais me trouver là. Face au mur. Sans autre horizon que la haute paroi de terre ocre qui se dressait devant moi. Ne plus penser. Fixer le mur. Le laisser me renvoyer vers moi-même. Trouver la faille, le sésame qui me ramènerait la paix intérieure. Au grand désarroi de mes hôtes, Abdou et Salima, je pouvais rester là des heures, sans bouger, pareil à ces vieux à la barbe blanche qui, la capuche de leurs burnous relevée sur leur crâne dégarni, semblent ignorer le temps. Abdou ne comprenait pas mon attitude. Pour lui, seuls les vieillards n'ont rien de mieux à faire que de rester guetter la mort, assis au seuil de leur maison. J'étais trop jeune pour ça. Il n'avait cessé de me répéter que la terrasse au soleil m'attendait. Il y avait aménagé une sorte de tente touarègue tendue d'une lourde toile tissée et dressée par un astucieux système de cordages et de bambous entrecroisés. Salima y avait installé une table basse qui embaumait le bois de thuya d'Essaouira. Tout autour

d'un épais tapis de laine, elle avait disposé des coussins brodés aux couleurs chatoyantes. Au centre, trônait un lourd plateau d'argent garni de coupelles de pistaches et de dattes. L'endroit était envoûtant. J'y montais le matin pour écouter le muezzin réveiller la cité, ou encore tard le soir pour savourer un thé en compagnie d'Abdou. Mais jamais durant la journée. Salima s'inquiétait. Elle m'avait prise en affection mais déplorait mon attitude qui ne pouvait qu'attirer le mauvais œil sur sa maison. Comment leur expliquer ? Comment leur faire comprendre que c'est là que je me sentais bien ? Dans cette nudité. Ils proposaient la ligne bleutée des monts enneigés de l'Atlas. Je préférais l'ombre de l'étroit sillon que la ruelle dessinait entre les hauts murs.

« Il faut regarder le lion dans les yeux, me sermonnait Abdou. Si tu lui tournes le dos, il te terrassera. »

Abdou avait raison. J'avais peur de regarder au loin tant mon avenir me semblait incertain. Depuis que mes lions avaient envahi ma vie, pas une minute ne s'écoulait sans que l'un d'eux ne surgisse dans mes pensées. J'étais venu ici dans l'espoir de les perdre, mais aucun d'eux ne me lâchait. J'avais pourtant tout essayé. Je m'étais gavé de tajine aux citrons confits, de pastillas, de keftas, espérant dissoudre leur souvenir dans les senteurs de cumin, de cannelle, de gingembre et de menthe poivrée. Au cœur des souks, j'avais tenté de les noyer dans les parfums de musc, d'ambre, de rose, de citronnelle et de jasmin. Mais rien n'y avait fait. Il suffisait d'un mot, d'une simple nuance de lumière, pour qu'ils réapparaissent et me réclament leur dû. Je ne savais plus que faire pour m'en débarrasser.

C'est au cœur de ces réflexions que je la remarquai pour la première fois. Perdu dans des pensées qui m'entraînaient bien au-delà du mur, je rêvais, les jambes étendues en travers de la ruelle. Elle ne vit pas l'obstacle et trébucha contre mon pied. Instinctivement sa main s'agrippa à la mienne qui tentait de la retenir. Je m'attendis à un flot d'invectives, mais rien, pas un son. Seuls deux grands yeux d'un bleu intense se posèrent sur les miens, tandis que la main s'éclipsait à la hâte dans les plis de l'haïk couleur azur. Aucun reproche dans ce regard.

« Hanane », dit-elle en se pointant du doigt, avant de s'enfuir en courant.

Le temps que je réagisse, elle avait disparu à l'angle de la rue. Avais-je rêvé cette scène ? Cette main qui un instant avait saisi la mienne ?

Le lendemain, Hanane réapparut au fond de la ruelle. Cette fois, je pris soin de replier mes jambes :

« François, dis-je en me frappant la poitrine.

- Hanane », répéta-t-elle en me fixant de son regard si bleu.

La vie crépitait de malice au fond de ses prunelles. J'en restai subjugué. Puis, comme la veille, elle reprit son chemin sans plus tarder, me laissant seul avec dans les oreilles, le doux tintement ensoleillé de ses bracelets d'argent, et dans les yeux, l'éclat de son regard rieur.

Jamais Hanane ne prononça un autre mot que son prénom. Ce jeu dura jusqu'à la veille de mon départ. Un échange joyeux. Complice. Qui ne demandait rien. N'attendait rien. Juste un soleil. Un ciel bleu sans nuages. Une douceur à se partager.

- François.

- Hanane.

Et elle poursuivait son chemin d'un pas léger, laissant dans son sillage un vague parfum de mystère qui éclairait mon ciel pour le reste de la journée.

Le jour de mon départ, Hanane n'apparut pas à l'angle de la ruelle. J'en fus déçu. Dans le taxi qui m'emportait vers l'aéroport, je me surpris à scruter chacune des silhouettes bleues que je croisais. Qu'espérais-je ? Jamais ses pas n'avaient dû l'emmener aussi loin de la médina.

De retour à Paris, je me jetai dans l'écriture sous le regard vigilant de mon éditeur. Je n'étais pas inquiet : la page blanche n'était plus qu'un mauvais souvenir. Mes rêves s'étaient colorés de bleu et de soleil, et ma plume s'était enrichie de parfums délicats et de lumière. Mes phrases s'étaient mues en ruisseaux limpides qui tournoyaient en joyeuses arabesques. Je songeais souvent à Hanane. Me demandais ce qu'elle faisait ? Où se posaient ses yeux rieurs ? Si elle avait toujours au poignet ce bracelet orné de turquoises et de cornalines qui tintait si gaiement à mes oreilles quand elle se désignait du doigt ?

Mon roman parut au printemps. Il connut un immense succès que j'accueillis avec la sérénité qui jadis m'avait manquée. Devant une telle réussite, mon éditeur se montra prêt à tout pour satisfaire les caprices auxquels je l'avais habitué. Aussi, quand je lui fis part de ma seule exigence, écarquilla-t-il grand les yeux :

- Si ça peut te faire plaisir ! lâcha-t-il, dubitatif.

Deux jours plus tard, je reçus sa confirmation : la première séance de dédicaces de mon roman « Les yeux d'Hanane » était programmée à la grande librairie de Marrakech.